

TOUSSAINT CHARBONNEAU

Denis Vaugois

Volume 37, Number 2-3, 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081649ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081649ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vaugois, D. (2007). TOUSSAINT CHARBONNEAU. *Recherches amérindiennes au Québec*, 37(2-3), 157–159. <https://doi.org/10.7202/1081649ar>

Portrait

TOUSSAINT CHARBONNEAU

Denis Vaugois

EST-CE LA PARESSE ou l'insouciance qui explique cette détestable habitude de bien des auteurs d'ouvrages historiques de se répéter à qui mieux mieux ? Déjà un fléau, ce phénomène frise la catastrophe depuis l'arrivée d'Internet. Les erreurs s'installent, s'incrument même. On les répète en toute quiétude et pourtant la vérité n'est pas loin, souvent à la portée d'un click si on choisit bien ses sources. Mais il faut un minimum d'intuition pour les repérer et assez de sagesse pour ne pas s'en contenter. La recherche a encore sa place, surtout que de nombreux sites fournissent une profusion de documents numérisés, tels Archives Canada-France, Gallica, Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), etc. Et les œuvres publiées sont de plus en plus abondantes.

Le cas de Toussaint Charbonneau illustre bien le fait qu'Internet offre le meilleur et le pire¹. On dira qu'une erreur relative à sa date de naissance ne porte guère à conséquence, c'est vrai même si un écart de dix ans peut finir par prendre une certaine importance. Qu'on en juge par cette anecdote. En 1833-1834, le prince Maximilien entreprend un voyage sur les traces de l'expédition de Lewis et Clark. La chance lui sourit ; il fait la connaissance de Toussaint Charbonneau. « Cet homme est connu par le voyage de Lewis et Clark qu'il accompagna jusqu'au bord de la Columbia », écrit-il dans son journal. Le célèbre voyageur est fasciné par Toussaint Charbonneau qui lui raconte vivre parmi les Hidatsas depuis 37 ans. Il en fait son principal informateur en vue de cet ouvrage monumental qu'il rêve de préparer sur les Indiens d'Amérique. Le prince est fébrile, il veut tout savoir sur les Hidatsas dont il admire l'allure physique. Les hommes sont « grands, athlétiques » et les femmes ne sont pas en reste. « Nous observons que certaines jeunes femmes sont très jolies ». Hélas, le peintre qui l'accompagne, le merveilleux Karl Bodmer, « n'eut pas assez de temps pour en faire un dessin », note-t-il avec regret.

Toussaint Charbonneau se plaît bien parmi ces gens et fait souvent faux bond au prince. En date du 4 février 1834, Maximilien note laconiquement : « Charbonneau était encore absent. Cet homme de soixante-quinze ans est toujours en train de courir après les femmes ».

Quatre années plus tard, plus précisément le 27 octobre 1838, Francis Chardon, en charge du fort Clark, confie à son journal : « Le vieux Charbonneau, un vieil homme de 80 ans, prit pour lui-même et d'autres une jeune Assiniboine de 14 ans ». Ses amis lui font tout un charivari. Bon vivant et excellent cuisinier, il réplique en organisant un petit festin « avant d'aller au lit avec sa jeune épouse avec l'intention de faire de son mieux ».

Charbonneau, un vieux satyre ? Oui, si on veut, mais il n'a pas 80 ans, seulement 71 ! Il est chez les Hidatsas, depuis 1797 environ, en tant que traiteur indépendant après avoir commencé sa carrière à l'emploi de la *North West*. Il est donc bien établi dans le Haut Missouri lorsque se pointe, à l'automne 1804, l'expédition conduite par Meriwether Lewis et William Clark. Depuis leur départ de Saint-Louis, en mai 1804, les deux Américains ont connu toutes sortes de péripéties. Ils se sont vite rendu compte de l'aide essentielle que leur apportait les métiés qu'ils avaient recrutés au dernier moment : principalement Georges Drouillard, à la fois guide, interprète et chasseur, mais aussi Pierre Cruzatte et Francis Labiche, d'abord pilotes puis hommes à tout faire. Lewis et Clark ont aussi apprécié l'énergie et l'habileté des engagés canadiens recrutés à Saint-Louis et placés sous la direction de Jean-Baptiste Deschamps.

Le corps expéditionnaire a dû franchir des centaines de kilomètres avant de rencontrer des Indiens, d'abord des Otos parmi lesquels vivent quelques Missouris, survivants des premières grandes épidémies apportées par les Blancs ; puis des Sioux Yanktons qui se montrent accueillants, en bonne partie grâce à la présence de Pierre Dorion qui vit parmi eux depuis des années. Les choses se gâtent dangereusement chez les Sioux Tetons. Cette fois, Lewis et Clark s'ennuient vraiment de Dorion. Chez les Arikaras, ils peuvent compter sur deux interprètes, Joseph Gravelines et Pierre-Antoine Tabeau. Les Américains ont compris la leçon. Dorénavant, ils ne feront pas l'économie d'engager des interprètes. Chez les Mandans, où ils hivernent, ils font la connaissance de plusieurs

Canadiens – qu'ils s'entêtent à nommer Frenchmen – dont Toussaint Charbonneau qu'ils recruteront de même que Jean-Baptiste Lepage qui a déjà remonté le Missouri jusqu'à l'embouchure de la rivière « Roche jaune » qui deviendra « Yellowstone » sous la plume de Lewis.

L'engagement de Charbonneau ne se fit pas sans difficulté. À l'occasion d'un premier contact, le Canadien informa les deux capitaines qu'il n'accepterait aucune autre tâche que celle d'interprète. Situation d'autant plus cocasse qu'il aurait lui-même besoin d'un interprète pour se faire comprendre de ses éventuels patrons. Il ne parle pas anglais.

Les deux capitaines apprennent toutefois qu'il a deux jeunes épouses qui appartiennent à la tribu des Shoshones laquelle est installée à la source du Missouri, au pied des montagnes qu'ils auront à franchir pour atteindre le fleuve Columbia qui, selon leurs informations bien approximatives, les conduira au Pacifique. Ils sont conscients que rendus là, ils devront abandonner leurs embarcations et se munir de chevaux. Les Shoshones s'en sont fait une spécialité. Il est bien évident qu'une présence shoshone dans la troupe faciliterait les négociations.

Pendant que les capitaines réfléchissent à la suite de l'expédition et que les agents de la *North West*, présents au pays mandan, s'en inquiètent, Charbonneau se ravise. Clark note dans son journal qu'il aurait envoyé un de ses collègues leur porter ses excuses les informant qu'il est prêt à accepter leurs conditions. Une entente est conclue. Une de ses femmes, Sacagawea, qui est enceinte l'accompagnera. Elle accouche le 11 février 1805 et prend le départ le 7 avril avec son bébé de moins de deux mois.

Autant Toussaint Charbonneau a un caractère qui ne plaît pas aux historiens américains, autant Sacagawea est adulée. Il existerait, semble-t-il, davantage de statues d'elle que de n'importe quelle autre Américaine. Elle a aussi donné son nom à d'innombrables lieux et édifices. Consécration suprême, elle est maintenant sur le *golden dollar* avec son bébé accroché à son dos. Charbonneau, pour sa part, a eu droit à des critiques acerbes. Il a encaissé des charges répétées, surtout à cause de son rapport avec les femmes. Une scène de dispute conjugale rapportée par Lewis en fait un mari violent, même si Clark minimise l'incident. Pire, on a trouvé, dans son passé à la *North West*, une tentative de viol sur une jeune Indienne. Dès lors, sa réputation

est sérieusement entachée. Le puritanisme fait le reste.

Charbonneau est un homme de la forêt, certes un peu rustre. Mais c'est aussi un homme habile. Il s'est glissé peu à peu dans un univers indien. Il en a adopté les règles et il aura l'occasion d'ailleurs de démontrer son attachement à ses frères et sœurs d'adoption. Métis culturel, il réussit la synthèse de deux mondes. Il survit à d'innombrables dangers. À l'automne 1838, son union avec cette jeune Assiniboine, elle-même enlevée aux siens l'été précédent et rachetée par Francis Chardon, est celle de deux rescapés ; lui, d'innombrables dangers, elle de la terrible épidémie de 1837 qui a anéanti les Mandans et fauché plus du quart des Hidatsas, des Arikaras, des Pieds Noirs et des Assiniboines.

Plusieurs pseudo-historiens ont fait de Toussaint Charbonneau un *squaw man* et un pleutre. Il était plus qu'un *squaw man* ; il avait du charme. En retrouvant les siens à l'été 1805, Sacagawea a eu l'occasion de le quitter. Elle a choisi de rester avec lui. Lorsque l'embarcation qu'il manœuvre vient près de chavirer, elle se jette à l'eau pour récupérer le plus grand nombre d'objets. Elle veut protéger son mari contre la colère des capitaines. Une autre fois, c'est Cruzatte qui vient énergiquement à sa rescousse. De nouveau, Charbonneau a perdu le contrôle et il panique. Il ne sait pas nager.

En d'autres circonstances, il sait faire face à des hommes en colère. Les autorités américaines apprécient ses services et lui confient des mandats successifs. Le prince Maximilien se plaît en sa compagnie tout comme plusieurs de ses contemporains qui parlent de lui dans leurs journaux, parfois sur un ton amusé, mais toujours de façon sympathique. Toussaint Charbonneau est tout un personnage ; il ne passe pas inaperçu.

Mais le dernier mot appartient à William Clark. Sur le chemin de retour de la célèbre expédition, il lui adresse, le 20 août 1806, une belle lettre très personnelle. Charbonneau a choisi, avec sa femme et son fils, de s'arrêter au village hidatsa. Les adieux ont été trop courts, Clark le regrette, il n'a pas eu le temps de leur exprimer sa reconnaissance, de leur dire son affection. Il s'ennuie. Depuis leur séparation quelques jours plus tôt, il a eu le temps de réfléchir. Il a développé toutes sortes d'arguments pour tenter de convaincre Charbonneau de venir le rejoindre à Saint-Louis. Il lui promet des terres et lui procurera des

animaux : chevaux, vaches, cochons ; s'il préfère servir d'interprètes auprès des Indiens, il interviendra en ce sens ; s'il choisit de renouer avec la traite des fourrures, il se propose comme partenaire. Charbonneau souhaite-t-il avant tout visiter ses amis de Montréal ? Si oui, il lui fournira un cheval et offre de prendre soin de sa femme et de son fils pendant son absence. Clark rêve d'avoir près de lui Sacagawea et son fils.

Pendant un an et demi, ils ont appris à se connaître, à s'estimer, à s'aimer. Le mot n'est pas trop fort. Sacagawea a aimé Clark comme un grand frère et le viril capitaine l'a protégé comme sa petite sœur. Ils éprouvaient l'un pour l'autre une grande tendresse. Des gestes concrets en témoignent à l'occasion. Aux termes de cette longue aventure au cours de laquelle l'Indienne s'est constamment rendue utile, il est désolé de ne pas avoir pu lui verser d'honoraires. Il veut compenser en offrant de prendre soin de Jean-Baptiste, le petit Pomp, dès qu'il sera sevré. Par-dessus tout, l'enfant lui manque. Il espère trouver les mots justes pour convaincre Toussaint Charbonneau, dont la conduite lui a permis de gagner son amitié. Il signe sa lettre : « Your friend, William Clark ».

Ce dernier devra attendre plus de trois ans. Vers septembre 1809, Charbonneau se pointe enfin à Saint-Louis avec sa petite famille. Geste étonnant, une de ses premières démarches est de faire baptiser son fils ; il portera le nom de son grand-père, Jean-Baptiste. Auguste Chouteau, co-fondateur de Saint-Louis, et sa jeune fille Eulalie agissent comme parrain et marraine. À l'époque, le clan Chouteau domine la petite société de Saint-Louis dont le président Jefferson ignorait à peu près tout avant d'envoyer Lewis et Clark à la recherche d'une voie navigable vers le Pacifique. « Si vous rencontrez des Blancs à l'Ouest du Mississippi, dites-leur de revenir à l'Est », avait-il demandé à Lewis avant son départ en 1803. Non seulement, Lewis sera fort étonné de se retrouver dans une vraie ville en arrivant à Saint-Louis, mais en outre il constate qu'on y parle majoritairement français. Il pourra d'ailleurs assister au triple changement d'allégeance. En l'espace de quelques heures, les 9 et 10 mars 1804, on remplace le drapeau espagnol par le drapeau français puis par le drapeau américain.

La vie en ville ne plaît pas à Toussaint Charbonneau et à sa femme. Il se départit, dès 1811, de la ferme que lui

avait cédée Clark et offre ses services à la compagnie de Manuel Lisa afin d'acquitter le coût de son transport vers le pays mandan. Clark se console : on lui a confié Jean-Baptiste. Ce métis canadien-français recevra une éducation à l'euro-péenne avant de retourner à l'école de la nature. Sa rencontre avec un autre prince allemand, Paul de Wurtemberg, l'amènera à un séjour de sept ans en Europe. Il reviendra toutefois parmi les siens où il fait l'unanimité pour sa gentillesse, ses vastes connaissances et sa fidélité à ses origines métisses. Il se plaît parmi les Blancs et aussi parmi les Indiens dont il prend volontiers la défense. Il quittera d'ailleurs le poste d'alcade de la mission San Luis Rey de la région de San Diego pour avoir pris un peu trop leur défense.

Toussaint, pour sa part, renoue d'abord avec la vie de traiteur indépendant, puis, grâce à l'appui de Clark, passe au service des autorités américaines comme interprète. Il s'en tire assez bien jusqu'à l'effroyable épidémie de 1837. Deux ans plus tard, il est à Saint-Louis pour réclamer des sommes qui lui seraient dues. William Clark est décédé quelques mois plus tôt. Joshua Pilcher, tout nouveau surintendant des Affaires indiennes, note que cet homme malgré les « infirmités of 80 winters » vient de franchir 1600 milles « without a dollar to support him ».

Chardon, Maximilien, Pilcher vieillissent Toussaint Charbonneau d'une dizaine d'années. Comment est née cette méprise ? Elle est dans des textes dont le contenu a évidemment échappé à l'intéressé. Pour mener la vie qui fut la sienne, dix ans de moins font bien l'affaire. C'est particulièrement vrai pour la décennie qui suit le retour de l'expédition de Lewis et Clark. On le retrouve mêlé à la guerre de 1812 ; quatre ans plus tard, il est capturé par les Espagnols le long de la rivière Arkansas et emprisonné plus d'un mois à Santa Fé.

Au lendemain du traité de Paris de 1763, les Canadiens sont parqués dans une petite colonie britannique tracée le long du Saint-Laurent. Ils refusent de s'y laisser enfermer. Les frontières modifiées par l'Acte de Québec en 1774 englobent cette fois la région des Grands Lacs et s'étendent jusqu'au confluent de l'Ohio et du Mississippi. Ce vaste espace ne leur suffit pas. Les Canadiens, à l'exemple des Indiens et encore plus des Métis, appartiennent à l'Amérique. Ils font comme si l'Amérique leur appartenait. Ils vivront ce que vivent les roses...

Le seul descendant connu de Toussaint Charbonneau viendra réclamer, en 1843, l'héritage laissé par son père. C'est ainsi qu'on peut situer la mort de Toussaint entre 1839 et 1843. Celle de Jean-Baptiste survient en 1866.

La vie du père et du fils reste entourée de larges zones d'ombre. Toussaint Charbonneau était-il plus Indien que Blanc ? Lorsqu'il rachète de jeunes captives faites par les Shoshones pour les revendre à des traiteurs blancs, il est de son milieu et de son temps. Ses détracteurs en ont fait un marchand d'esclaves.

La frontière entre le Canada et les États-Unis est bien nuisible à la compréhension de l'histoire tant du Canada que des États-Unis. Les historiens devraient apprendre à l'ignorer.

L'expédition conduite par Lewis et Clark de 1804 à 1806 est un des événements les plus étudiés aux États-Unis. Il a été examiné sous tous les angles... ou presque, car le rôle des Canadiens a été négligé. Dans les journaux tenus par les deux capitaines et leurs officiers, sources d'une extrême richesse, ils sont constamment mentionnés, mais non comme Canadiens. Ce sont des *Frenchmen* dont les noms sont massacrés et le plus souvent anglicisés. Drouillard, mentionné plus de 600 fois, devient Drewyer. À lui seul, il fait toute la différence et il n'est pas seul.

Au moment de faire les comptes, Lewis ne tarit pas d'éloges à son endroit : un homme de grand mérite. De Charbonneau, il écrira : « il a fait ce qu'il avait à faire, sans plus ». De toute façon, il est vite éclipsé par Sacagawea dans la faveur populaire. Qui est-il exactement ? La plupart des historiens américains ne le savent pas vraiment et ne veulent pas trop le savoir. Ils ont leur héroïne. Elle leur suffit. Toussaint Charbonneau est de trop ! Certains fouillent tout de même son passé. De l'un à l'autre, ils répètent quelques frasques de jeunesse ou erreurs de parcours ; elles sont amplifiées et sorties de leur contexte. Sous la plume de quelques-uns, il devient un violent, un lâche, un traître et pourquoi pas un marchand d'esclaves.

Toussaint Charbonneau aimait les jeunes Indiennes. Les soldats de Lewis et Clark également.

Notes

1. Malgré la publication en décembre 2002, du livre *America. L'expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une*

nouvelle puissance, où j'établis, avec une certitude raisonnable, qu'il est né le 21 mars 1767 et qu'il a été baptisé le lendemain par le curé Marchand de la paroisse Sainte-Famille de Boucherville, les auteurs de nombre de sites américains persistent à suggérer des dates de naissance autour de 1757-1759. Pourquoi ? On allèguera qu'il s'agit d'une publication en une langue étrangère ! Cette excuse n'est toutefois plus valable depuis 2005, alors que *Vehicule Press* publiait la remarquable traduction de Jane Brierley sous le titre, *America, the Lewis and Clark Expedition and the Dawn of a New Power*.

Et aux États-Unis ?

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE CHEROKEE

Nelcy Delanoë
Professeur émérite
Université Paris-X, Nanterre

À CE JOUR, la nation cherokee d'Okla-homa compte officiellement 260 000 citoyens¹, dont 45 000 sont inscrits sur les registres électoraux (US Census Bureau 2006). Le 3 mars 2007, 9 000 d'entre eux ont participé au référendum organisé par Conseil national cherokee et son Chef Principal, Chad Smith. Les électeurs devaient se prononcer sur un amendement à la constitution cherokee prévoyant de destituer de leur citoyenneté 2 800 descendants des Freedmen (esclaves libérés). Ce jour-là, 76 % des votants (6 693 voix) ont voté pour et 23 % contre (2 040 voix)². Quinze jours après, les Freedmen perdaient également leurs droits sociaux, dont les soins médicaux³.

Selon Chad Smith, il était de son devoir « de soumettre la question de la citoyenneté au vote. Cette décision ne relevait ni du Chef principal, ni du Conseil tribal ni de la Cour, mais du peuple ».

En fait, ce référendum était destiné à supplanter une décision de la Cour suprême⁴ cherokee qui, un an auparavant, avait statué : les descendants des Freedmen étaient citoyens cherokee. Depuis, Chad Smith a répété que l'enjeu de cette consultation n'était « pas la race, mais le droit souverain d'une tribu à décider de qui est et n'est pas membre

de la tribu... Le peuple a décidé : il veut que la nation cherokee soit une nation indienne, c'est-à-dire liée par le fait d'être Indien ».

Ce référendum, adopté à une forte majorité mais par très peu d'électeurs, a déclenché une vaste polémique à travers le Pays indien et les États-Unis. Les descendants des Freedmen ont fait appel auprès des instances impliquées, jusqu'au gouvernement fédéral. Au Congrès, un projet de loi devrait, s'il est adopté, priver les Cherokee de 300 millions de dollars de fonds fédéraux annuels, ainsi que du droit d'exploiter leur très lucratif casino. Le *Congressional Black Caucus* et le *National Congress of Black Women* se sont portés partie civile, soulevant par la même occasion la question de l'immunité tribale – le *Cherokee National Council* (CNC) a donc fait appel, plaçant l'irrecevabilité. Bref, on est en présence d'une affaire où s'opposent différents droits – de l'état-membre, du fédéral, du conseil tribal – et de leur évolution en ce début de XXI^e siècle.

Pour éliminer les Freedmen de la tribu, le Conseil cherokee a ainsi invoqué la souveraineté tribale, l'Histoire et des notions de fixité et d'intégrité raciales qui remontent au XIX^e siècle eugéniste et ségrégationniste. Sous des habits neufs, à la fois costume traditionnel indien et patchwork historique, refait donc surface une idéologie trouble. Selon Chad Smith pourtant, la décision de savoir qui est Cherokee et qui ne l'est pas est simple. Elle dépend de « l'ancestralité cherokee telle quelle est définie par notre rôle tribal de 1906, non par la race, le sang ou l'apparence ». Mais qu'est-ce que le rôle tribal de 1906 ? Et que dit-il ?

Pour répondre à cette question, il faut remonter à la conquête, anglaise puis américaine du Sud-Est. Gens des vallées et des montagnes, organisés en réseaux urbains et réseaux de chasse et régis par une organisation politique, militaire et spirituelle fort complexe, les Cherokee ont toujours résisté à la colonisation de leurs terres. Et ce grâce à une acculturation et un syncrétisme fort inventifs et revendiqués.

Ainsi, à la fin du XVIII^e siècle, la nation cherokee s'était déjà dotée d'un gouvernement constitutionnel sur le modèle américain, avec code de la famille euro-américain et christianisation partielle. Parallèlement, elle renforçait ses spécificités – scolarisation approfondie en anglais, presse cherokee et anglophone, intangibilité du droit foncier